

PIERRE SAUREL

Un pas, un mort



BeQ

Pierre Saurel

L'agent IXE-13 # 095

Un pas, un mort

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 367 : version 1.0

Un pas, un mort

Numérisateur : Jean Layette.

Éditions Police Journal

Relecture : Jean-Yves Dupuis.

Illustration de couverture :

André L'Archevêque.

I

Jean Thibault, un jeune Canadien, s'était acquis une réputation des plus enviabiles comme agent secret.

En effet, on l'avait surnommé l'as des espions canadiens.

Après avoir accompli de nombreuses missions, en Europe, en Asie, et en Afrique, il revenait vers sa patrie.

Il était presque continuellement accompagné de deux Français, sa fiancée Gisèle Tubœuf, l'espionne T-4 et le Marseillais Marius Lamouche.

Avec IXE-13, ils avaient traversé mille et un périls, risquant leur vie pour sauver la bonne cause.

Mais au petit groupe était venu s'adjoindre un autre aide.

Une jeune Canadienne, Francine Dermont.

Une colosse, tout comme Marius. Le Marseillais et la Canadienne s'étaient plu.

Et maintenant, les chefs des espions les surnommaient les Trois Mousquetaires.

IXE-13 était le chef de la bande.

En arrivant au Canada, le colonel Boiron lui avait confié une mission d'importance capitale.

IXE-13 s'était dirigé vers Montréal.

Il avait rempli sa mission avec succès.

Accompagné de ses trois amis, il était maintenant en route pour Ottawa.

Le colonel Boiron qui passait pour un simple officier militaire, mais qui en vérité était un chef du service secret, devait lui confier une nouvelle mission.

Mais en quoi consisterait cette nouvelle mission ?

C'est ce que nos trois amis se demandaient sur le train qui les menait vers Ottawa.

– Peuchère, patron, je ne souhaite qu'une

chose.

– Quoi donc, Marius ?

– C’est qu’il ne vous envoie pas combattre les Japonais.

– Pourquoi ?

– Parce que nous serons forcés de rester ici. Vous, vous vous débrouillez en chinois, mais pas nous...

– Nous verrons... Si le colonel nous ordonne de nous séparer, il le faudra, Marius, car les ordres sont les ordres.

– Hélas, peuchère, il le faudra.

*

Mais pendant que nos amis accomplissaient leur mission dans la métropole canadienne, des événements importants se déroulaient à Ottawa.

Boiron était seul chez lui, lorsqu’on sonna à la porte.

Il alla ouvrir.

– Colonel Boiron ?

– C’est moi.

– Vous me reconnaissez ?

– Non, j’avoue...

– Eh bien, je me présente... Jacques Faucourt, mécanicien expert.

– Oui, oui, je me souviens avoir vu votre photographie.

Le colonel ouvrit la porte.

– Entrez, monsieur Faucourt.

Boiron se souvenait en effet.

Il avait étudié le dossier de Faucourt.

C’était un bon mécanicien qui voulait entrer au service d’une des plus importantes usines de guerre.

On y travaillait, en secret, à la fabrication de la bombe atomique.

On s’imagine donc que chaque employé de cette usine devait avoir un dossier immaculé

avant d'entrer à son service.

Le bureau du colonel était chargé de faire enquête sur chaque aspirant.

Faucourt avait été refusé.

Il avait fait partie de quelques organisations suspectes, surveillées par le service secret.

Le colonel n'avait pas hésité à renvoyer sa demande au gouvernement avec la mention « non désirable ».

– Asseyez-vous, monsieur Faucourt.

– Non, merci, je préfère rester debout.

Le colonel ne s'assit pas, lui non plus, il resta tout près de la porte.

– Je vous écoute...

– C'est vous, ou du moins votre bureau qui étudie les dossiers de ceux qui font une demande pour entrer à l'usine de B...

– Exactement.

– Et vous m'avez refusé ?

– Oui.

– Pourquoi ?

– Vous le savez fort bien, Faucourt. Nous avons découvert votre nom sur les listes de trois organisations pour le moins suspectes.

– Je n’ai jamais fait partie de ces organisations-là.

– Je regrette encore une fois, mais nous ne pouvons prendre de chances...

Faucourt se redressa.

– Donc, vous me suspecter d’être un genre d’espion.

– Pas nécessairement ? je...

Mais Faucourt l’empêcha de continuer :

– Vous m’empêchez de gagner ma vie.

– Pardon, en temps de guerre, un mécanicien...

– J’ai le droit de vouloir gagner cher comme tout le monde... et à cause de vous, je ne puis pas.

Il plongea brusquement la main dans sa poche.

Il en sortit un revolver.

– Eh bien, Boiron, des gens qui empêchent de

gagner leur vie, ça n'a pas le droit d'exister, vous avez refusé ma demande, mais vous n'en refuserez jamais d'autres.

Il éleva le revolver.

Boiron n'avait pas bougé.

– Faucourt, songez à ce que vous faites.

– J'y songe, j'y ai songé longtemps.

Tout à coup, Boiron étendit vivement la main.

Il pesa sur le commutateur.

La lumière s'éteignit.

Agile pour son âge, le colonel sauta sur son adversaire avant que ce dernier eut le temps de tirer.

Une lutte terrible s'engagea.

Faucourt était plus jeune que Boiron et il avait le dessus.

Mais le colonel était mieux entraîné.

Soudain, Boiron sentit un coup terrible sur la tête.

Plusieurs chandelles s'allumèrent devant ses

yeux.

Il se sentit faiblir.

Il s'efforça d'ouvrir les yeux et aperçut
Faucourt à deux pas de lui.

Boiron lança son poing de toute sa force.

Il entendit un cri rauque et quelque chose
tomba.

Le colonel se releva lentement en se tenant à
la chaise.

Il alluma la petite lampe qui se trouvait sur son
bureau.

Faucourt était étendu à ses pieds, sans
connaissance.

Boiron porta la main à sa tête.

Il y avait une assez large entaille.

Le sang coulait sur sa figure.

– Il faut que j'appelle... la police...

Il essaya de se saisir de l'appareil.

Mais de nouveau, tout tourna autour de lui, et
il perdit connaissance à son tour.

Lorsqu'il ouvrit les yeux, il regarda autour de lui.

Les murs étaient blancs, et il s'aperçut qu'il était couché dans un bon lit.

Petit à petit, les traits d'un homme se dessinèrent.

Le capitaine Lelong, son assistant.

– Ça va mieux, colonel ?

– Oui, oui...

– Vous nous en avez fait une peur.

– Il y a longtemps que je suis ici ?

– Plus de deux heures, sans connaissance.

– Ah !

– Vous vous souvenez de ce qui s'est passé, n'est-ce pas ?

– Oui... oui, un peu... Faucourt...

– Vous l'avez échappé belle, ce fou aurait pu vous tuer.

– Je sais.

– Heureusement que vous ne l'avez pas

manqué.

– Il est blessé... gravement ?

– Comment gravement ? Mais la balle que vous lui avez tirée l'a atteint en plein front.

Le colonel bondit :

– La quoi ?

– La balle, colonel, rappelez-vous...

Le colonel était maintenant assis dans son lit.

La garde s'approcha :

– Allons, ne vous énervez pas...

– Je me sens très bien.

Lelong s'était approché à son tour.

– Mais, capitaine, il y a erreur...

– Comment cela ?

– Je n'ai pas tiré sur Faucourt, j'en suis sûr.

– Quoi ?

– Non, je ne l'ai pas tué.

– Mais on vous a trouvé avec ce revolver dans vos mains.

Boiron regarda l'arme.

– Je ne comprends plus rien, plus rien.

La garde s'approcha.

– Reposez-vous, colonel, c'est mieux ainsi, reposez-vous.

Boiron se recoucha et ferma aussitôt les yeux.

Il tomba dans un sommeil lourd.

Lorsqu'il se réveilla, il faisait jour.

Il sonna la garde-malade.

– Comment le docteur m'a-t-il trouvé ?

– Rien de très grave, il n'y a aucune fracture, seulement une commotion cérébrale.

– Tant mieux.

– Le capitaine qui était ici la nuit dernière a dit qu'il reviendrait ce matin.

– Très bien, merci garde.

Boiron se mit à réfléchir.

Lorsque Lelong entra, il avait déjà son idée.

– Avez-vous enquêté sur cette affaire, capitaine ?

– Oui, trois personnes ont entendu le coup de feu.

– Personne n’est sorti de la chambre après ?

– Que voulez-vous dire ?

– Répondez !

– Non, mais attendez, maintenant que vous me posez cette question, une des trois personnes a entendu des bruits de pas dans l’escalier arrière, juste après le coup de feu.

– C’était le meurtrier.

– Vous pensez que...

– Oui, je suis maintenant persuadé que quelqu’un est entré dans ma chambre, a tué Faucourt et m’a mis le revolver dans ma main.

– Mais pourquoi ?

– On pensait sans doute que j’étais mort, car on m’aurait achevé.

– Mais, qui aurait fait cela ?

– Qui ? Ceux qui avaient ordonné à Faucourt de venir m’assassiner, ils ne voulaient aucune trace et avaient décidé de se débarrasser du

criminel par ce truc.

Le capitaine s'essuya le front.

– Ils auraient sans doute réussi...

– Oui, si Faucourt ne m'avait pas frappé si durement à la tête, je n'aurais pas eu l'air d'un mort, et ils m'auraient achevé.

Le colonel soupira longuement et ajouta :

– Je me trompe fort ou ça sent fortement l'espionnage ennemi avec leurs petits coups par en dessous.

II

Le colonel devait garder sa chambre à l'hôpital.

Mais de son lit, il était quand même actif.

Il donnait des ordres au capitaine Lelong.

Ce dernier venait deux fois par jour lui faire des rapports.

Ils en vinrent aux résultats suivant :

Tous les ouvriers qui avaient été refusés comme employés à l'usine de B... avaient quelques jours plus tard donné leur adhésion au mouvement de l'un des trois groupes dont faisait partie Faucourt.

C'était une étrange coïncidence.

– Il y a quelque chose là-dessous, je ne serais pas surpris qu'on se servirait de ces mécontents pour en faire de dangereux saboteurs.

– Comme on s’est servi de Faucourt ?

– Exactement.

Le colonel réfléchit longuement :

– Lelong, dit-il, il va falloir faire quelque chose pour éclaircir cette affaire... laissez-moi réfléchir, cet après-midi, j’aurai peut-être trouvé un plan.

*

IXE-13 entra dans le bureau.

Un jeune soldat s’approcha :

– Monsieur ?

– Je voudrais voir le colonel Boiron, s’il vous plaît.

– Je regrette, mais le colonel est absent, monsieur.

– Quand l’attendez-vous ?

– Je ne peux pas vous dire, il est malade.

– Ah !

IXE-13 réfléchit :

– C’est quelque chose d’assez important, pourrais-je voir son assistant immédiat ?

– Peut-être, mais il est très occupé. Vous aviez rendez-vous avec le colonel ?

– Oui, mais pas à jour fixe, j’avais du travail à faire pour lui.

– Je comprends. Votre nom ?

– Jean Thibault.

– Un instant.

IXE-13 resta debout derrière le comptoir.

Le jeune soldat décrocha un appareil téléphonique :

– Allo ?

– Capitaine, il y a quelqu’un pour vous voir.

– A-t-il rendez-vous ?

– Non, mais...

– Vous savez que je suis fort occupé et que...

– Je sais, capitaine, mais cet homme insiste, il dit qu’il a un rapport à faire sur un certain travail

que lui a confié le colonel.

– Ah ! son nom ?

– Jean Thibault.

– Jean Thibault. Il me semble avoir entendu cela quelque part.

– Dois-je faire entrer.

– Oui, faites entrer.

Le soldat raccrocha.

– Vous pouvez passer, c'est la deuxième porte à gauche, la première donne dans le bureau du colonel.

– Merci.

IXE-13 s'approcha de la porte.

On pouvait y lire le nom du capitaine.

Il frappa.

– Entrez !

IXE-13 ouvrit la porte et salua militairement.

– Venez vous asseoir Thibault, vous avez un rapport à faire ?

– Oui, le colonel m'avait envoyé en mission.

– Ah, vous êtes agent ?

– Oui, capitaine, agent secret IXE-13.

Le capitaine sursauta :

– IXE-13, mais oui, j’y suis, Thibault... IXE-13... je me souviens maintenant.

Il se leva et s’approcha d’IXE-13, la main tendue.

– Permettez-moi de vous serrer la main.

– C’est un plaisir pour moi, capitaine.

– Et pour moi, c’est toujours un honneur de serrer la main d’un héros...

– Oh, capitaine.

Le capitaine retourna s’asseoir.

– Alors, monsieur Thibault ?

– Vous pouvez m’appeler lieutenant, j’aime mieux cela que les monsieurs...

– Vous avez raison, lieutenant.

IXE-13 sortit une grande enveloppe de sa poche.

– Voici le rapport de ma dernière mission.

– Très bien, je remettrai cela au colonel cet après-midi.

– Parfait. Maintenant, pour mon travail ?

– Le colonel vous avait dit de vous rapporter ici ?

– Oui. J'étais en Angleterre, mais on m'a fait venir au Canada parce qu'il y avait des missions importantes à accomplir.

– Oui, je sais qu'on vous donne toujours le travail le plus difficile.

– Alors, que devrais-je faire ?

Le capitaine n'osait pas prendre de décisions importantes.

– Écoutez, IXE-13, vous êtes descendu à Ottawa ?

– Oui.

– Donnez-moi votre adresse, et je me mettrai en communication avec vous, il faut que je voie le capitaine avant de décider quoi que ce soit.

– Très bien capitaine.

IXE-13 lui donna son adresse, le remercia et

sortit.

*

– Et puis capitaine, quoi de nouveau ?

Lelong haussa les épaules :

– Pas grand-chose, colonel, pour vous dire franchement, savez-vous ce que je pense ?

– Non ?

– Nous perdons notre temps.

– Ah !

– Ces employés que nous refusons à notre usine atomique sont mécontents. Ils entrent dans un mouvement naziste ou qui y ressemble étrangement.

– Eh bien, non, Lelong, vous faites erreur.

– Hein ?

– Voyez-vous, aujourd’hui, j’ai fait venir Say-9 à ma chambre.

– À votre chambre ?

– Oui, cette affaire me tracassait, je l’ai interrogé sur le rapport qu’il vous a fait. Savez-vous ce qu’il m’a dit ?

– Non ?

– Que tous ceux que nous avons refusé ne sont pas entrés dans les organisations après, mais bien avant d’être refusés.

– Je sais, et c’est pour ça que nous les avons refusés, c’est tout naturel.

– Et le meurtre de Faucourt, c’est naturel, qui lui a dit que c’est moi qui l’avais fait refuser ?

– Mais, je ne sais pas, il a dû prendre des renseignements...

– Et puis, qui est entré après lui, dans ma chambre, pour le tuer, et qui lui a donné l’adresse de ma chambre, non, j’y perds la tête.

– C’est une vengeance personnelle, peut-être quelqu’un qui a suivi Faucourt et a entendu la bataille en a profité.

– Peut-être, en tout cas, je veux pas laisser cela là.

- Vous avez une idée ?
- Oui, je commence à avoir un plan, il faudra que je mette un homme là-dessus.
- Vous n’aurez qu’à me donner les détails, colonel, et je vous trouverai quelqu’un.

Le capitaine sursauta :

- Oh, en parlant d’homme, il y a IXE-13 qui est revenu.
- IXE-13, oui ?
- Et il a accompli sa mission à Montréal.
- Le contraire m’aurait surpris.
- Il demande ce que vous voulez faire de lui. Il m’a donné son adresse et je lui ai promis de me mettre en communication avec lui.
- Eh bien, Lelong, vous allez l’appeler tout de suite.
- Pourquoi ?
- Parce que pour le moment, je n’ai absolument rien à lui confier. Cet homme travaille depuis plus d’un an, sans une journée de vacances.

Lelong décrocha la ligne.

– Hôtel Austin, s’il vous plaît.

– Mademoiselle, voulez-vous me donner la chambre 409 ?

Au bout de quelques secondes, une voix d’homme reprenait :

– Louis Richard au téléphone.

C’était le nom sous lequel IXE-13 s’était enregistré.

– Oui, Richard, c’est au sujet de votre visite cet après-midi.

– Avez-vous vu le boss ?

– Oui, et il dit de prendre vos vacances immédiatement. Il vous verra lui-même lorsqu’il ira mieux.

Lelong entendit soupirer IXE-13.

– Ça va être long ?

– Oh, une semaine dans le plus.

– Parfait, puisque ce sont les ordres, j’attendrai. Au revoir.

Le capitaine raccrocha :

– Il semble désappointé de rester à rien faire.

– Oui, ça doit lui faire quelque chose, mais j'aime mieux ne pas trop travailler, trouver des missions, me casser la tête avec ce problème, tout ça, ça me fatigue.

Après un temps, il ajouta :

– Après tout, je crois que je vais suivre votre conseil, Lelong.

– Lequel, colonel ?

– Je vais laisser tomber cette affaire, du moins, jusqu'à ce que je sois sorti, ensuite, je verrai, pour le moment, je fais comme IXE-13, je me repose.

Le colonel enfonça sa tête dans les oreillers.

Boiron ferma les yeux.

Lelong attendit quelques secondes, puis s'approcha du lit.

La garde-malade parut :

– Je crois qu'il dort, garde, il semble très fatigué, ce soir.

– Il parle trop...

– Je vais partir sans faire de bruit, au revoir, garde.

– Bonsoir, capitaine.

Lelong sortit.

Il venait à peine de franchir la porte que le colonel s’asseyait dans son lit.

La garde qui fouillait dans une armoire fit un saut.

– Êtes-vous malade, colonel ?

– Non, pas du tout, tout ce que je voudrais, c’est sortir du lit au plus tôt.

Il décrocha l’appareil téléphonique.

– Oui, mademoiselle, trouvez-moi donc le numéro de l’Hôtel Austin.

– Un instant, monsieur.

Au bout de quelques secondes, la sonnerie du téléphone résonnait à l’hôtel.

– Hôtel Austin.

– Chambre 409, s’il vous plaît.

– Un instant.

Le colonel jeta un coup d’œil sur sa montre.

À ce moment, une voix de femme se fit entendre.

– Allo ?

– Monsieur Louis Richard, s’il vous plaît ?

– Un instant.

*

IXE-13 raccrocha la ligne :

– Eh bien, les amis, nous ne faisons rien.

Marius sursauta :

– Quoi ?

– Non, c’est fini, nous sommes en vacances.

Tous avaient l’air peiné.

– C’est le capitaine qui vient d’appeler, il était auprès du colonel...

Francine se remit la première :

– Écoutez, dit-elle, puisque nous sommes forcés de prendre des vacances, nous allons en prendre pour nous reposer.

– Je vote pour toi, Francine, s'écria Gisèle.

– Bon, voici ce que je propose. Vous allez tous venir chez moi à ma maison de campagne.

– Bonne mère, c'est une idée.

– Nous ne voulons pas vous déranger ?

– Mais non, pas du tout, ça me fera plaisir. Nous passerons une semaine sur la terre, avec les animaux.

La sonnerie du téléphone l'interrompit :

– Laisse, Jean, je répons, fit Gisèle qui était aux côtés de l'appareil.

– Allo ? fit-elle en décrochant.

– Monsieur Louis Richard, s'il vous plaît.

– Un instant.

Elle mit la main sur le récepteur.

– Jean, c'est pour toi.

IXE-13 prit l'appareil.

- Allo ?
 - Ici Boiron, vous me reconnaissez ?
 - Oui.
 - Je suis à l’hôpital, vous allez venir me voir vers sept heures ce soir, quelque chose de très important.
 - Bien, colonel.
 - Ne m’appellez pas comme cela à l’appareil.
 - Vous avez raison, je serai là, quelle chambre ? quel hôpital ?
- Le colonel donna les renseignements.
- Très bien, je serai exact au rendez-vous.
- IXE-13 raccrocha et se tourna vers ses amis.
- Eh bien, je crois que nos vacances sont déjà finies.
 - Hein ?
 - Je crois qu’il vient de se produire du nouveau. Le colonel me fait demander à l’hôpital.

III

IXE-13 entra dans la chambre de l'hôpital.

Le colonel qui semblait dormir ouvrit les yeux.

– Bonsoir !

– Bonsoir, Boiron.

L'officier fit signe à la garde-malade.

– Garde, je voudrais qu'on nous laisse seuls, aussi longtemps que ce sera nécessaire. C'est de la plus haute importance.

– Très bien, colonel, je surveillerai moi-même.

Elle sortit.

– Venez vous asseoir, Thibault, je veux vous mettre au courant d'une situation plutôt extraordinaire.

– Bien, mais dites-moi, vous êtes gravement malade ?

– Vous allez tout savoir, ça se rapporte à ce que je vais vous conter.

– Alors, j’écoute, colonel.

Boiron conta tout ce qu’il savait de l’affaire.

IXE-13 l’écoula attentivement.

– Résumons, dit à la fin le colonel. Il y a dans le Canada des organisations nazistes.

– Oui, elles travaillent pour vous enlever les meilleurs ouvriers, mécaniciens, savants, etc.

– En les forçant à devenir membres de l’une de leurs organisations.

– C’est cela.

– Mais comment s’y prennent-ils, ça, nous l’ignorons.

– Ils doivent avoir un moyen ingénieux.

– Pour moi, dit le colonel, ils doivent s’attaquer à toutes personnes qui désirent faire application à l’usine B...

– Est-ce que vous manquez de personnel ?

– Non, mais nous avons besoin d’autres

hommes capables et nous ne pouvons pas en trouver, tous ceux qui ont les capacités font parti de ces sociétés.

– Je comprends. Alors, vous désirez que je m’occupe de cette affaire ?

– Oui, j’ai un plan qui doit demeurer secret, c’est pour ça que j’ai dit au capitaine que je vous envoyais en vacances. La moindre petite indiscretion pourrait tout gâcher.

– Alors, il n’y a que nous deux ?

– Non, deux autres personnes qui sont au courant, vous allez voir...

Le colonel mit la main sous sa taie d’oreiller.

Il en sortit une photographie.

– Voici la photo de Yvan Lauch, c’est un mécanicien belge qui travaille pour nos usines.

– Ah !

– C’est la seule photo de lui et comme il n’est arrivé que depuis une semaine avec sa charmante fille Yolande, leurs noms n’ont jamais figuré nulle part.

– Sa fille travaille-t-elle aussi ?

– Oui, elle est aussi bonne que son père.

Il y eut un silence :

– IXE-13, vous allez prendre la place de Lauch pour quelque temps.

– Bien, colonel.

IXE-13 étudia de nouveau la photo.

– Mais voilà, je n’y ressemble pas du tout.

– Ça n’a pas d’importance. Son nom a paru dans deux ou trois journaux. On annonçait son arrivée, mais personne ne sait qu’il travaille déjà.

– Alors, je n’ai qu’à me vieillir ?

– Oui. Maintenant l’un de vos compagnons pourra vous servir de fille ?

– Mais oui, Gisèle.

– Parfait. Vos réservations de chambres sont déjà faites à l’hôtel Nocme. Je croyais mettre un autre homme sur cette affaire.

– Je suis arrivé hier.

– Vous avez bien fait de vous rapporter. Les

journalistes iront vous voir à votre chambre.

– Ils me questionneront ?

– Oui, mais ne parlez pas beaucoup de votre famille, dites simplement que vous venez à Ottawa pour essayer d’entrer à l’usine B..., insistez là-dessus.

– Parfait.

– Vous partirez vers trois heures ce matin, avec Gisèle, vous prendrez le train vers Ottawa à la gare de C... et vous entrerez à Ottawa à six heures et vingt exactement.

– Bien colonel.

– Maintenant inutile de vous dire de ne jamais vous rapporter au bureau. Vous me téléphonerez ici, à ma chambre d’hôpital.

– Et mes deux amis ?

– Vous allez les envoyer en vacances, et faites croire que vous autres aussi vous êtes partis.

– Entendu.

IXE-13 se leva :

– C’est tout, colonel ?

– Oui, mais j’insiste sur le fait des indiscretions. Vous allez peut-être me trouver curieux, mais n’oubliez pas qu’on est venu m’attaquer chez moi.

– Vous pensez que dans le bureau ?

– Il y a certainement un jeune soldat qui parle trop et je saurai bien qui.

– C’est entendu colonel, je serai d’une extrême prudence... dès demain, nous aurons quitté l’hôtel, partis en vacances.

*

Marius et Francine auraient préféré demeurer à Ottawa.

Ils auraient voulu se battre avec leurs deux amis.

Mais il fallait obéir.

Le même soir, à onze heures, tous les quatre se dirigeaient vers la gare.

IXE-13 avait donné l’adresse de Francine au

commis de l'hôtel.

– Nous partons en vacances. Si on nous demande, vous pouvez donner cette adresse. Mais nous serons de retour dans une semaine.

– Bien, monsieur.

– Alors, réservez-nous deux chambres pour la semaine prochaine.

– Entendu.

Mais seuls, Marius et Francine prirent le train.

IXE-13 lui, appela un taxi et se fit immédiatement conduire dans un petit village situé à environ vingt-cinq milles d'Ottawa. Ils passèrent la nuit dans un petit hôtel.

IXE-13 se leva à cinq heures.

Lui et Gisèle se maquillèrent.

IXE-13 se vieillit considérablement, il avait l'air d'un homme dans la cinquantaine.

Quant à Gisèle, elle changea l'arc de ses sourcils, dessina ses lèvres autrement, et se coiffa selon la dernière mode.

Ils sortirent de l'hôtel sans faire de bruit et

sans se faire remarquer.

Ils se rendirent à la gare.

À six heures et trente, le train entra à la gare d'Ottawa.

IXE-13 et Gisèle sautèrent dans un taxi.

– Hôtel Nocme, s'il vous plaît.

Gisèle habitait la chambre voisine de celle d'IXE-13.

À dix heures, deux hommes se firent annoncer.

Deux journalistes.

Ils avaient appris l'arrivée d'IXE-13 et venaient lui poser quelques questions.

IXE-13 insista sur le fait qu'il allait faire application à l'usine B...

La journée se termina sans autres incidents.

À six heures, IXE-13 téléphona au colonel Boiron.

Il lui raconta ce qui s'était passé.

– Attendez... demain... vous aurez sans doute

du nouveau.

– Qu’espérez-vous ?

– Les gens des organisations vont sans doute vous approcher.

– Très bien, j’attendrai.

Le lendemain à dix heures, on frappa à la porte de chambre d’IXE-13.

– Entrez.

Un homme dans la trentaine parut.

– Vous êtes monsieur Yvan Lauch ?

– C’est moi.

– Permettez-moi de me présenter. Bob Nelson, du service secret.

Il tendit une carte à IXE-13.

C’était bel et bien une carte du service secret.

IXE-13 l’examina une seconde et la tendit à son interlocuteur. Est-ce que par hasard le colonel avait décidé de le faire surveiller.

Il demanda :

– Il fait beau, n’est-ce pas ?

– Une belle journée, répondit Nelson.

IXE-13 était fixé.

Si l’homme avait été un véritable agent, il aurait su le code.

Il aurait répondu :

– Le soleil devrait briller plus que cela.

IXE-13 était certain d’avoir affaire à un imposteur.

Il le fit asseoir.

– Alors, monsieur Nelson, que puis-je faire pour vous ?

– Voici, le pays désire vous demander un service.

– Un service ?

– Oui. Oh, vous n’aurez pas à travailler pour nous directement.

– Ah !

– Voyez-vous, de ce temps-ci, nous manquons d’hommes et nous avons besoin d’aides bénévoles.

- Pourquoi ?
 - Pour surveiller certains groupements.
 - Je ne comprends pas.
 - Voyez-vous, il y a des groupements à base naziste qui opèrent presque ouvertement au Canada. Tous ceux qui veulent peuvent entrer dans ce groupement, assister aux assemblées publiques...
 - Et vous voudriez ?
 - Que vous entriez dans un de ces mouvements.
 - Ah !
 - Nous pourrions placer un homme, mais nous les gardons pour des missions plus importantes.
 - Je comprends fort bien.
 - Tout ce que vous aurez à faire sera de nous dire ce qui se passe aux assemblées, ce n'est pas compliqué.
 - Mais non, pas du tout.
- Nelson semblait satisfait.

– Nous prenons des hommes comme vous, car nous sommes sûrs de votre honnêteté.

IXE-13 ne répondait pas.

– Je ne veux pas vous forcer, monsieur Lauch... je vais vous donner tout le temps voulu...

– Fort bien.

– Demain, passez donc au bureau du service secret, le boss vous renseignera mieux que moi.

Nelson sortit une carte.

– Tenez, voici l'adresse et le numéro de téléphone.

IXE-13 prit la carte.

Ce n'était pas du tout l'adresse du service secret.

– Si vous pouvez venir demain après-midi vers trois heures...

– Parfait, j'y serai...

– Et puis, vous pouvez bien emmener votre fille avec vous... elle pourra vous aider.

– C'est promis.

L'homme partit.

IXE-13 regarda longuement la carte.

– Mais ils sont imbéciles... je n'ai qu'à regarder dans le livre de téléphone pour vérifier l'adresse et le numéro...

Il prit le bottin.

Il chercha le service secret.

IXE-13 parut estomaqué.

– Ils sont forts... très forts...

L'adresse et le numéro de téléphone du service secret, tel qu'indiqués dans le bottin, correspondaient à ceux inscrits sur la carte.

IV

– Allo, colonel ?

– Oui.

– Ici Thibault... ça va bien.

Il lui raconta ce qui s'était passé.

– Elle est forte, celle-là... Vous avez vérifié le numéro avec d'autres livres ?

– Évidemment, il n'y a que le livre de ma chambre qui porte ce numéro et cette adresse pour le service secret,

– Eh bien, envoyez donc Gisèle faire enquête sur cette adresse et à la compagnie de téléphone. Qu'elle se serve de sa carte du service secret pour obtenir les informations.

– Entendu colonel.

– Et demain, ne manquez pas d'être présent au rendez-vous...

- Au faux service secret ?
 - Oui. Et armez-vous, on ne sait jamais.
 - Je regrette, colonel, mais je ne prends pas d’arme...
 - Ah !
 - Ils pourraient s’en apercevoir et le plan serait foutu...
 - Mais c’est dangereux...
 - Je sais, mais j’aime mieux prendre la chance.
 - Bon, c’est vous qui savez quoi faire.
- IXE-13 raccrocha, sortit de la cabine téléphonique et monta à la chambre de Gisèle.
- Il la mit au courant de la situation.
- Alors, tu vas aller faire enquête immédiatement.
 - Entendu.
- Gisèle partit.
- Elle se rendit tout d’abord à l’adresse indiquée par IXE-13.

– C’était un magasin et au-dessus du magasin, il y avait des bureaux.

L’homme avait dit chambre 210.

Il n’y avait rien d’indiqué sur la boîte.

Gisèle pensa qu’en sonnant, elle les avertissait.

Elle décida de ne pas sonner et se dirigea plutôt vers les bureaux de la compagnie de téléphone.

Elle demanda à voir l’un des patrons.

– Mademoiselle, que puis-je faire pour vous ?...

Gisèle sortit sa carte.

– Service secret.

L’homme s’empressa de lui offrir un fauteuil.

– Je ne serai pas longtemps, fit Gisèle.

Elle sortit la carte.

– Pouvez-vous me dire à quel nom est inscrit dans le bottin, ce numéro de téléphone ?

L’homme prit le numéro et l’étudia.

– Ce ne sera pas long... c'est une place d'affaires.

– Je sais...

– Attendez-moi.

Il sortit de son bureau.

Il revint au bout de cinq minutes.

– Voici ce numéro de téléphone est celui d'un club de correspondance.

– Ah !

– Oui, le club de Correspondance, Service Secret. Il y a une petite annonce dans les pages jaunes...

– Et que dit cette annonce ?

– Lisez vous-même.

Gisèle prit le livre.

SERVICE SECRET

– club correspondance –

Nous avons correspondants et correspondantes
tous les âges – maints détails

Venez vous renseigner

Et l'adresse et le numéro de téléphone correspondaient.

– C'est tout, monsieur je vous remercie, fit Gisèle en se levant.

– Bienvenue, mademoiselle.

Gisèle sortit.

L'employé murmura :

– Elle se cherche peut-être un mari... je me serais bien offert.

*

Gisèle vint faire son rapport à IXE-13.

– Ils sont très forts... très ingénieux... Écoute, Gisèle, tu vas faire quelque chose.

– Quoi ?

– Tu vas appeler à ce numéro.

– Fort bien.

– Tu diras que tu t’es trompée.

Gisèle signala le numéro.

Une voix d’homme répondit :

– Service Secret...

– Pardon ? demanda Gisèle... Service Secret.

– Oui, mademoiselle, club de correspondance... vous désirez un correspondant ?

– Oh non, j’ai fait erreur... je voulais appeler chez l’épicier.

Elle raccrocha.

– C’est simple. Quelqu’un qui veut appeler au Service Secret est certain de ne pas s’être trompé...

– Et quelqu’un qui appelle le club de correspondance est sûr d’avoir le bon numéro.

– Oui.

– Eh bien, demain, nous en saurons plus long... nous serons exacts au rendez-vous.

Le lendemain, sans le dire à IXE-13, Gisèle

glissa un revolver dans son sac à mains.

Elle ne trouvait pas prudent qu'IXE-13 se rende là-bas sans être armée.

S'il la fouillait et bien tant pis.

Ils quittèrent l'hôtel vers deux heures et demie.

À trois heures moins cinq, ils sonnaient à la porte numéro 200.

IXE-13 attendit qu'on donne le signal et tourna la poignée. Ils montèrent l'escalier.

C'est alors que le Canadien aperçut un miroir qui se trouvait dans l'escalier.

Un second miroir se trouvait au haut de l'escalier.

Par là, les occupants pouvaient voir la figure des visiteurs.

IXE-13 entendit le bruit d'une porte qui se refermait.

Ils arrivèrent au premier étage.

La chambre 200 se trouvait là.

IXE-13 frappa à la porte et une voix cria :

– Entrez...

IXE-13 ouvrit.

Un homme se trouvait au téléphone.

C'était lui qui était venu rendre visite à IXE-13.

Il continua de parler au téléphone.

– Oui, oui, c'est ça, vérifiez les empreintes digitales et vous me donnerez des nouvelles.

Il raccrocha.

IXE-13 comprit que ce supposé téléphone n'était que pour mettre les clients dans l'atmosphère.

– Bonjour, monsieur Lauch.

– Bonjour, monsieur.

Il s'avança vers le comptoir.

– Je vous présente ma fille Yolande.

– Enchanté.

– Monsieur Nelson, fit IXE-13.

Gisèle lui serra la main.

- Vous arrivez juste à temps, fit Nelson.
 - Comment cela ?
 - La patron allait partir... ne soyez pas surpris, c'est un officier de l'armée,
 - Ah bon !
 - Je vais l'avertir.
- Il alla frapper à la porte du bureau.
- Oui ?
 - Monsieur Lauch et sa fille sont arrivés.
 - Très bien, vous pouvez les faire entrer.
 - Très bien.

Nelson revint.

– Si vous voulez me suivre, le patron va vous recevoir et vous donnera tous les détails nécessaires.

IXE-13 passa le premier et Gisèle deuxième.

Aussitôt, le Canadien tressaillit.

Il venait de reconnaître l'homme derrière le bureau.

Et malgré son maquillage, l'homme l'avait

également reconnu.

– Bonjour, fit-il.

– Bonjour, répondit IXE-13. Je ne croyais pas vous trouver ici, capitaine Lelong.

V

– Hans, couvre-le.

– Bien, boss.

Le dénommé Nelson se plaça derrière IXE-13 revolver au poing.

– Ah, comme ça, IXE-13 est en vacances ?...

– Exactement... comme vous voyez, je me repose...

– En jouant le rôle du Belge.

– Exact.

Hans surveillait IXE-13 de près.

Mais il regardait moins Gisèle.

Cette dernière ouvrit lentement sa sacoche.

Comme elle allait sortir son revolver, Lelong se retourna.

Il aperçut l'arme.

– Attention.

Il fonça sur Gisèle.

IXE-13 se retourna vivement au risque de se faire tuer.

Mais Hans avait été dérangé par la bataille.

IXE-13 lui appliqua un solide coup de poing et Nelson tomba à genoux.

Il se releva et IXE-13 lui donna une furieuse poussée.

Il alla tomber sur Gisèle et Lelong qui luttèrent dans le coin.

IXE-13 ne perdit pas une seconde.

Il fonça dans le tas, les écrasant tous de son poing.

Hans reçut le premier coup d'IXE-13 et tomba.

Lelong à genoux, essayait de sortir un revolver.

IXE-13 vint pour lui donner le coup de grâce.

Mais il sentit quelque chose le frapper derrière

la tête.

Gisèle tenta de se relever.

Et à la place de Lelong, c'est elle qui reçut le solide coup de poing d'IXE-13.

Nos deux amis étaient hors de combat.

IXE-13 était bien assommé et ne reprit pas connaissance tout de suite.

Gisèle ouvrit les yeux.

Lelong donna un ordre.

Un autre homme qui était entré par en arrière, celui qui avait frappé IXE-13, s'approcha d'elle.

– Ligote-lui solidement les mains.

– Bien, boss.

Gisèle fut attachée.

– Va préparer la voiture, Pit, nous allons sortir par en arrière.

– Bien, boss.

– Hans ?

– Oui.

– Prends-le sur ton épaule. Tu es capable ?

– Oui.

Pit était sorti le premier.

Bientôt, Hans et Lelong le suivirent.

Hans tenait IXE-13 sur son épaule, pendant que Lelong faisait passer Gisèle devant lui.

– Au moindre mouvement, je tire.

Ils descendirent l’escalier et arrivèrent dans une ruelle.

La voiture attendait.

Le corps d’IXE-13 fut déposé à l’arrière.

– Asseyez-vous à l’arrière vous aussi.

Le gros Pit prit place entre nos deux amis.

– Pit ?

– Oui, boss ?

– Mets-lui un bandeau sur les yeux.

Pit sortit un mouchoir sale de sa poche et le noua autour des yeux de Gisèle.

– Tu peux faire démarrer la voiture, Hans.

Gisèle calcula que la voiture avait dû rouler environ vingt minutes.

Elle s'arrêta enfin.

On fit sortir Gisèle, sans lui enlever son bandeau.

Ils entrèrent dans une maison.

Lelong tenait la jeune française par le bras.

Enfin, ils décidèrent de lui enlever son bandeau.

Gisèle regarda autour d'elle.

Elle se trouvait dans une chambre.

Il y avait deux lits, côte à côte.

– Pit, attache-le le premier.

– Bien.

Il coucha IXE-13 sur le sommier.

Il lui attacha solidement les pieds et les mains au bord du lit à l'aide de chaînes.

– Parfait. Maintenant, la demoiselle, allons, couchez-vous là.

Gisèle fut forcée d'obéir.

– La même chose ?

– Non, attache-lui solidement les pieds, ce sera

suffisant, elle ne pourra pas se lever, laissons-lui ses jolies mains libres. Pit obéit et ferma les chaînes à l'aide d'un cadenas.

Gisèle pouvait s'asseoir, mais c'était tout.

– Ses chaînes étaient de véritables menottes.

– Parfait, maintenant nous les laisserons reprendre connaissance, ensuite, j'aurai quelques petites questions à poser à IXE-13.

Les trois hommes sortirent.

Gisèle demeura seule avec son fiancé.

– Jean ! Jean !

Mais le Canadien n'avait pas encore repris connaissance.

Gisèle soupira.

Il fallait attendre.

Attachée comme elle l'était, elle ne pouvait rien faire.

*

Lelong appela une grosse femme, la seule autre occupante de la maison.

– Vous irez voir de temps à autre.

– Bien, boss.

– Quand il aura repris connaissance, vous m'avertirez.

Lelong et Hans discutèrent longuement des événements qui venaient de se produire.

À un certain moment, on frappa à la porte.

– Oui ?

Pit parut.

– Qu'est-ce qu'il y a, Pit ?

Le gros homme avait l'air d'une véritable bête.

Les bras ballants, il ne savait trop quoi dire.

– Eh bien, boss...

– Quoi ? Parle ?

– Les prisonniers, vous allez les tuer ?

– Là-dessus, il n'y a aucun doute, nous ne pouvons prendre de chances.

– La fille aussi ?

– Oui.

Pit hésita, puis :

– Quand il y aurait une fille... vous m'avez promis...

– Brave Pit, fit Lelong en riant, il aime toujours les femmes.

Pit rit bêtement :

– Oui.

– Eh bien, je te donne la permission, mais ne la tue pas.

Il sortit en riant.

Hans soupira :

– Pauvre fille, elle va passer un mauvais quart d'heure en compagnie de Pit.

*

IXE-13 ouvrit les yeux.

Il regarda autour de lui et aperçut Gisèle.

- Tu es là ?
 - Oui.
 - Enchaînée ?
 - Par les pieds seulement.
 - Où sommes-nous ?
 - Je ne sais pas, on m’a bouché les yeux avant de m’emmener.
 - Ah !
 - Sais-tu que tu frappes fort, Jean ?
 - Comment cela ?
 - Tu m’as donné un coup de poing en pleine figure, si tu ne m’avais pas frappée, ça aurait peut-être changé les affaires.
- Et si tu n’avais pas emporté de revolver.
- À ce moment la porte s’ouvrit.
- Pit parut.
- Il s’approcha gauchement de Gisèle.
- Il riait bêtement.
- Belle... belle... je vais m’amuser...

IXE-13 essaya de remuer sur son lit.

Mais il ne le pouvait pas.

La grosse brute se pencha sur Gisèle.

– Un beau petit bec pour commencer.

Il lui saisit les mains.

Soudain, Pit se releva en poussant un cri de douleur.

Il porta vivement sa main à son nez.

Il saignait.

Gisèle l'avait mordu profondément.

Le colosse essuya son nez.

Ses yeux lançaient des éclairs.

– Je vais avoir raison de toi... oh oui...

Il fonça de nouveau sur Gisèle comme pour la battre.

Vive comme l'éclair, Gisèle se saisit des mains de Pit et le mordit à nouveau.

Il recula en poussant un nouveau cri de douleur.

Il regarda longuement Gisèle, puis décidé, il se

dirigea vers la porte.

En passant contre le lit d'IXE-13, il lui donna un violent coup de genoux dans le ventre.

Il sortit.

Le Canadien avait de la difficulté à prendre son souffle.

– Il se venge sur moi, le salaud.

Mais IXE-13 tressaillit en songeant à Gisèle.

Le colosse allait sans doute revenir.

Cette fois, ce ne serait pas la fiancée de notre héros qui aurait le dessus.

VI

Pit entra dans le petit bureau.

Hans et Lelong s'écrièrent en même temps.

– Mais qu'est-ce que tu as ?

– La salope, elle m'a mordu, deux fois.

Il se tenait surtout le nez.

– Pauvre Pit.

Lelong et Hans ne pouvaient s'empêcher de rire.

– Je veux me venger, dit Pit.

L'homme a-t-il repris connaissance ?

– Oui.

– Parfait, s'il ne veut pas parler, tu pourras te venger, emporte l'autre chaîne.

– O. K., merci, boss.

Ils sortirent tous les trois de l'appartement.

Ils entrèrent dans la chambre où se trouvaient IXE-13 et sa fiancée.

– Maintenant, mon cher IXE-13, nous allons causer.

IXE-13 demanda ironiquement :

– Vous aimez parler seul ?

– Oui, mais souvent avec une autre personne, cette fois, je vais parler avec vous.

– Ah !

– IXE-13, j'ai quelques questions à vous poser.

– Et si je répons, vous me promettez la vie sauve, je connais ça.

Le capitaine hocha la tête :

– Non, je vais être franc avec vous, si vous répondez, vous n'aurez pas la vie sauve.

– Ah, bon, ça m'encourage.

– Mais vous mourrez doucement, sans douleur.

– Et si je ne répons pas ?

Lelong sourit.

– Je puis vous faire parler.

– Comment ?

– J’ai deux moyens.

Il montra Hans :

– Mon ami Hans est un expert dans les tortures, il saura vous délier la langue, j’en suis sûr.

– J’ai déjà enduré.

– Oui, mais Hans est médecin, c’est-à-dire, il s’y connaît un peu, il sait quand un homme peut mourir, et il va jusqu’à la limite mais il sait s’arrêter juste à temps.

– Justement, j’aime à souffrir un peu, ça endure le caractère.

Lelong ne se décourageait pas.

– Mais ce petit supplice ne passera qu’en deuxième.

– Et le premier.

– Voyez-vous, IXE-13, j’ai eu le temps

d'étudier les hommes, surtout les espions.

– Vous aviez une bonne position pour cela.

– Évidemment. Or, tous les hommes sont sensibles quand on s'attaque à une femme, ils parlent presque toujours.

Il se tourna vers Pit.

– Très bien, Pit, tu peux y aller.

– O. K., Boss...

– Il a déjà reçu sa leçon, il ferait mieux de ne pas s'approcher, fit IXE-13.

Le colosse tenait les autres chaînes à la main.

– Il va lui attacher les bras, pensa IXE-13, mais ce n'est pas fait.

Mais Pit leva les chaînes au-dessus de sa tête.

Il voulait s'en servir pour frapper Gisèle en pleine figure.

– Arrêtez, fit IXE-13, je vais parler.

Lelong fit un signe.

– Arrête Pit.

Mais le colosse continuait d'avancer en

brandissant sa chaîne.

– Arrête Pit, cria Hans à son tour.

Le colosse se retourna vers son boss.

– Vous m’avez promis...

– Ça change tout, il va parler.

En grognant, Pit se retira dans le coin.

– Enfin, IXE-13, vous voilà devenu raisonnable.

Le Canadien demanda brusquement :

– Que voulez-vous savoir ?

– Tout ce que vous savez, sur cette affaire.

– Ce que je sais ou ce que le bureau sait ?

– Les deux.

– Bien.

IXE-13 réfléchit :

– Je ne sais que peu de choses, vous avez formé un club de correspondance.

– Le Service Secret.

– Mais ce n’est qu’un paravent, vous abritez

un faux Service Secret.

– C'est ça.

– Vous attirez tous nos bons hommes qui voudraient travailler à l'usine de B..., vous les faites entrer dans une organisation en leur faisant croire qu'ils travailleront pour le Service Secret. Voilà ce que je sais.

– C'est tout ?

– Oui, je me doute que vous devez avoir des bureaux semblables dans toutes les villes.

– Parfaitement.

Il y eut un silence.

Puis le capitaine demanda :

– Le colonel, que sait-il ?

– Rien.

– Vous lui avez fait rapport ?

– Non, je devais aller le voir ce soir.

– Pourquoi ne m'a-t-il pas mis au courant de votre mission. Il me soupçonne, n'est-ce pas ?

– Non, pas du tout, mais il croit réellement que

quelqu'un du bureau est un espion. Il ne sait pas qui.

– Tant mieux.

IXE-13 demanda :

– Maintenant que je vais mourir, puis-je vous poser quelques questions ?

Lelong réfléchit.

– Oui, allez-y.

– Qui a tué Faucourt.

– Hans !

– Comment ce coup était-il monté ?

– Nous avons fait croire à Faucourt que Boiron était un espion et que c'est lui qui l'avait empêché d'entrer à l'usine.

– Et puis ?

– Nous lui avons demandé de tuer Boiron. Le service secret le protégerait.

– Il s'est rendu à votre demande ?

– Oui. Il était très en colère contre Boiron. Hans l'a suivi chez le colonel. J'avais donné

l'adresse...

Hans murmura :

– Je croyais le colonel mort autrement, je l'aurais achevé.

– Tu aurais dû prendre plus de précautions, moi aussi, je l'ai manqué.

Hans se tourna vivement :

– Le colonel ?

– Oui, à l'hôpital. Il s'est endormi pendant que j'étais là, je l'aurais étranglé, mais la garde est entrée comme je m'approchais du lit.

IXE-13 essayait de gagner du temps.

– Autre chose, vous faites cela avec tous les futurs employés ?

– Oui, et ils mordent tous, avec le truc du livre de téléphone, ils ne se doutent de rien.

– Mais en supposant que quelqu'un aille se renseigner au véritable service.

– C'est arrivé une fois.

– Et puis ?

– L’homme est mort dans un accident d’automobile.

Lelong se leva :

– C’est assez discuté. Demain matin, nous nous occuperons de vous, il est déjà tard...

– Moi, veux battre la fille, fit Pit.

– Tout à l’heure Pit, tu la déchireras en morceaux si tu veux.

– Bandits, rugit IXE-13, j’aurais dû me douter que votre parole...

Le capitaine se mit à rire :

– Pit est très brutal, il peut la tuer au premier coup de chaîne, elle ne souffrira pas longtemps.

Tous les trois sortirent de la pièce.

IXE-13 se tourna vers Gisèle.

– Je crois bien qu’il n’y a plus d’espoir, fit la jeune fille.

– Et dire que c’est toi qui va le plus souffrir.

– J’endurerai, je souhaite qu’il me tue tout de suite.

VII

Trois fois, Pit était allé demander à Lelong pour entrer dans la chambre.

Mais ce dernier lui avait refusé la permission.

Pit attendit patiemment.

Lorsque Hans et Lelong s'endormirent, il se leva.

Il prit sa chaîne et se dirigea vers la chambre.

Il entra.

Ni Gisèle, ni IXE-13 ne dormait.

– Heu, Pit va avoir du plaisir, la belle fille ne résistera pas longtemps...

Il s'approcha du lit.

– Un petit coup de chaîne, et ensuite, tu ne remueras plus, je vais te déshabiller.

IXE-13 faisait des efforts inouïs pour se délivrer.

Mais c'était impossible.

Pit s'approcha de Gisèle.

La jeune fille ne bougeait pas.

Il leva sa chaîne.

– Ne me frappez pas, ne me frappez pas, faites de moi ce que vous voulez, mais ne me frappez pas, je ne vous ferai rien.

Pit s'arrêta.

– Si tu me mords encore, je t'étrangle.

Il laissa tomber sa chaîne et vint pour se pencher sur Gisèle.

C'est alors qu'IXE-13 vit un des plus beaux mouvements de Jiu-Jitsu exécuté par une femme.

Il ne croyait pas Gisèle aussi forte.

Comme le colosse allait se pencher, Gisèle le saisit par les deux bras.

D'un mouvement brusque, étudié, elle fit pirouetter le colosse.

Ce dernier passa directement par dessus le lit et alla s'écraser sur le mur, tête première.

– Bravo Gisèle.

Elle s’assit dans son lit et se pencha sur le corps de Pit.

Ses jambes se trouvaient encore sur le lit.

Elle fouilla dans ses poches.

– Pas de clefs, dit-elle.

Mais il y avait un revolver.

Gisèle le prit.

Il n’y avait pas une seconde à perdre.

Risquant le tout pour le tout, elle mit le canon du revolver sur un maillon et tira.

Il y eut un bruit sourd et la chaîne céda.

Gisèle se leva :

– Vite, ils vont entendre les coups de feu.

Elle s’approcha d’IXE-13.

Deux autres coups de feu et IXE-13 fut libéré de ses chaînes.

– Vite, il faut sortir.

– Pit, il va reprendre connaissance.

– Non, regarde sa tête sur le côté, il s’est cassé le cou sur le mur.

Gisèle ferma les yeux une seconde.

– Viens.

IXE-13 alla regarder à la fenêtre.

Ils étaient au troisième étage.

Le mur était lisse.

Impossible de sortir par là.

– Eh bien, il n’y a que l’escalier.

IXE-13 regarda l’arme.

– Deux balles, et ils sont trois, deux hommes et une femme, il faut quand même tenter notre chance.

IXE-13 sortit le premier.

Le corridor était vide.

L’escalier se trouvait au bout.

Ils arrivèrent à l’escalier.

En bas, il y avait une porte.

Soudain, la porte s’ouvrit brusquement.

Hans apparut, revolver au poing.

Lelong se trouvait derrière lui.

IXE-13 tira.

Hans tomba au pied de l'escalier.

Lelong ferma brusquement la porte.

IXE-13 bondit, il descendit l'escalier en vitesse et prit le revolver de Hans.

Il laissa l'autre par terre, pour Gisèle qui le suivait.

– Reste là.

– Bien.

IXE-13 ouvrit la porte lentement.

Il n'y avait personne dans la pièce.

Il entra et éteignit tout de suite la lumière.

Il s'avança contre le corridor faiblement éclairé.

Lelong et la femme devaient être cachés quelque part.

Comme IXE-13 s'avançait dans le corridor, une balle partit, tirée par Lelong à l'autre bout du

corridor.

IXE-13 s'effondra comme une masse.

Lelong s'avança triomphant.

– Reste en arrière, Léna, la fille peut arriver.

– Bien.

Le capitaine s'approcha d'IXE-13.

Lorsqu'il ne fut plus qu'à deux pieds, IXE-13 tira à bout portant.

La balle tirée par Lelong ne l'avait pas touché.

Il avait joué la comédie du mort et le truc avait réussi.

– Capitaine, capitaine, cria une voix de femme.

IXE-13 se releva brusquement.

Lelong baignait dans son sang.

Le Canadien parla.

– Léna, écoutez-moi, vous êtes seule, vous faites mieux de vous rendre.

Il n'y eut pas de réponse.

– Léna, rendez-vous, c'est mieux pour vous.

IXE-13 entendit quelque chose tomber.

Puis il entendit des sanglots de femme.

Léna pleurait.

IXE-13 s'avança et à l'autre bout du corridor, il aperçut Léna.

Elle était comme écrasée et sanglotait.

Mais elle aussi voulait jouer la comédie.

Lorsqu'IXE-13 ne fut qu'à deux pieds, elle brandit son revolver.

– Chacun son tour.

IXE-13 n'avait pas le temps de tirer.

Le coup partit.

Léna tomba en se tenant le ventre.

Gisèle s'avança, un revolver fumant dans les mains.

– C'est l'arme que tu m'as jetée dans l'escalier.

– Ouf, fit IXE-13, tu as tiré juste à temps, une seconde de plus...

Léna n'était que blessée.

Les deux autres étaient morts.

– Qu'est-ce que nous allons faire ?

IXE-13 décida :

– Reste près d'elle, je vais chercher un téléphone.

– Tu vas appeler la police ?

– Non, le colonel.

– Mais tu ne sais pas où nous sommes.

– Par le numéro, le colonel pourra retracer.

IXE-13 fouilla deux pièces.

Il trouva le téléphone.

Il appela l'hôpital.

– Je voudrais parler au colonel Boiron.

– Mais voyons, nous sommes en pleine nuit.

– Il faut que je lui parle, c'est plus qu'important, Service Secret...

– Bon, un instant.

Une bonne minute s'écoula.

Enfin la voix du colonel résonna à l'autre bout

de l'appareil.

Il paraissait endormi.

– Allo ?

– Colonel, IXE-13 à l'appareil.

– Qu'est-ce qui se passe ? J'attendais votre appel.

– Tout est fini, colonel.

– Hein ?

– Les événements se sont précipités et j'ai frappé le pot aux roses.

– Alors, c'est vraiment fini ?

– Oui. Ici, il y a trois morts et un blessé, pourriez-vous faire quelque chose ?

– Votre fiancée ?

– En parfaite santé tout comme moi, mais voilà, je ne sais pas où je suis...

– Très bien, je fais retracer l'appel.

Le colonel raccrocha.

Il appela un de ses amis du téléphone.

– Boiron qui parle, retrace donc le numéro

O. K. 0948. Je veux avoir l'adresse.

– Bien, je te rappellerai. Chez toi ?

– Non, à l'hôpital.

Boiron donna son numéro de chambre.

Le colonel avait commencé à se lever le même après-midi.

Lentement, il sortit de son lit.

Il se dirigea vers la chaise où se trouvaient ses pantalons.

Il se sentait assez fort.

Il mit vivement ses pantalons et sa chemise, puis il s'assit sur le bord du lit et passa ses souliers et ses bas.

Le téléphone résonna.

Il décrocha vivement.

– C'est Jack, la maison est située à la campagne.

Et il donna une description exacte.

Le colonel raccrocha et signala ensuite un autre numéro. Lieutenant Farley.

– Oui.

– Envoyez des hommes me chercher à l'hôpital, nous avons une excursion à faire. Il faut un médecin car il y a un blessé.

– Bien.

Le colonel raccrocha.

À ce moment, la porte s'ouvrit et la garde-malade parut :

– Qu'est-ce que vous faites là ?

– Vous voyez, je sors...

– Oh non !

– Oh oui !

La garde-malade sortit dans le corridor.

Elle appela un médecin.

– Venez vite.

Le docteur accourut.

– Le colonel veut sortir.

– Mais vous ne pouvez pas, colonel !

Mais Boiron déclara :

– Vous ne pouvez pas non plus me garder de force ici.

– Naturellement, mais je vous prévient.

– Je sors quand même.

– Très bien, mais devant témoin, je ne suis pas responsable de ce qui pourrait arriver.

– Parfait, laissez-moi tranquille maintenant, je vais être en retard.

Le colonel finit de s'habiller.

Puis il descendit l'escalier.

Il n'était pas très sûr de lui et la garde-malade se montra assez bonne pour l'aider.

– Vous êtes très imprudent.

– Bah, vous verrez, il n'arrivera rien.

Il sortit juste comme deux grosses voitures de l'armée arrivaient.

Le colonel y prit place.

L'air de la nuit lui fit du bien.

Il donna l'adresse au chauffeur.

– Et maintenant, en vitesse, j'ai hâte de savoir

le fond de toute cette affaire.

Mais il ne s'attendait jamais à trouver le capitaine Lelong parmi les morts.

VIII

Deux soldats aidèrent le colonel à monter l'escalier.

IXE-13 les attendait au haut.

– Colonel, j'ai une mauvaise nouvelle.

– Laquelle ?

– J'ai trouvé le traître dans votre bureau.

– Et c'est qui ?

– Le capitaine Lelong.

– Quoi ?

Boiron pâlit.

Il ne pouvait en croire ses oreilles.

– Lelong ?

– Oui, c'est ce qui fait que les événements se sont précipités.

Il lui raconta tout ce qui s'était passé.

– Alors, ils ont des bureaux un peu partout.

– Oui, mais la tête dirigeante est ici. Les autres ne sont que des employés, quand il y a un coup à faire.

Le colonel réfléchit :

– C’est donc ça. Lelong me demandait souvent une couple de jours de congé.

– Ce devait être pour faire l’un de ces fameux coups dans une autre ville.

– Eh bien, IXE-13, vous avez fait du beau travail.

Le médecin de l’armée s’approcha.

– La jeune fille, demanda le colonel.

– Elle s’en tirera, ce n’est pas grave. La balle est entrée près des côtes, mais elle ressortie, dans un mois, elle sera sur pieds.

– En route pour le camp de concentration, conclut IXE-13.

Le docteur s’approcha de Boiron.

– Mais vous, j’ai un conseil à vous donner.

– Lequel ?

– Retournez à l’hôpital, vous avez de la fièvre.

– Mais je me sens très bien.

Le docteur sourit :

– Allons colonel, je suis médecin et en médecine, je puis vous en montrer, vous êtes tout rouge.

– Bon, je vais vous obéir, capitaine. Je vais entrer, vous vous occupez de tout, lieutenant ? demanda-t-il à un autre officier.

– Oui.

– Parfait. Venez avec moi IXE-13, vous aussi mademoiselle, on vous conduira.

– Merci.

Ils montèrent dans la voiture et ils passèrent tout d’abord par l’hôpital.

Le colonel dit à IXE-13 :

– Venez me rendre visite demain après-midi.

– Bien colonel.

IXE-13 et Gisèle retournèrent à l’hôtel.

Ils dormirent une bonne partie de l'avant-midi.

Puis vers deux heures et demie, IXE-13 se dirigea vers l'hôpital.

Gisèle l'accompagnait.

– Je suis certain que le colonel n'y verra aucune objection.

Ils entrèrent dans la chambre du colonel.

Une surprise les attendait.

– Bonjour IXE-13.

– Bonjour colonel, comment vous sentez-vous ?

– Pas mal, mais le docteur de l'hôpital est un bourreau.

– Comment cela ?

– Il m'ordonne de garder le lit une journée de plus parce que je suis sorti, hier.

Gisèle et IXE-13 ne purent s'empêcher de rire.

– La curiosité punit toujours, fit Gisèle.

Il y eut un long silence, puis le colonel déclara :

- Nous avons eu une conférence ce matin.
- Ah !
- Et de plus, nous avons télégraphié à Sir Arthur.
- Mais pourquoi ?
- IXE-13, j'ai une grande nouvelle pour vous, si vous le voulez, vous serez promu capitaine et deviendrez mon assistant.
- Quoi ?
- IXE-13 et Gisèle demeurèrent bouche bée.
- Moi, votre assistant ?
- Si vous le voulez, naturellement.
- Je resterai à Ottawa ?
- Oui, et vous aurez à diriger un groupe d'espions.
- IXE-13 réfléchit longuement.
- Enfin, il se mit à parler lentement.
- Colonel, je ne sais comment vous remercier pour votre offre...
- Vous méritez ce poste, voyons.

– Mais je la refuse.

Le colonel ne dit rien.

IXE-13 continua :

– Voyez-vous, colonel, j’aime une vie aventureuse, pleine d’imprévu.

– Je vous comprends.

– Cette vie de bureau ne me conviendrait pas du tout. Alors, si je ne suis pas obligé.

– Non, vous êtes libre.

– Alors, je resterai l’agent IXE-13.

– L’as des espions canadiens, conclut le colonel.

Après un temps, IXE-13 demanda :

– Et maintenant, que dois-je faire ?

– Eh bien, IXE-13, je suis encore ici pour quatre jours. Je ne sais pas au juste quelle mission je vous confierai.

– Alors ?

– Allez rejoindre vos amis et revenez dans quatre jours.

– Ce sont des vacances ?

– Oui, pas longues, mais j’espère qu’elles seront reposantes pour vous.

IXE-13 et Gisèle étaient heureux...

Ils allaient faire une véritable surprise à Francine et à Marius.

Quelques heures plus tard, ils prenaient le train.

Ils allaient retrouver Francine et Marius.

Ils arrivèrent à la ferme où demeurait Francine.

Un homme vint leur ouvrir.

– Mademoiselle Francine Dermont est-elle ici ?

– Oui, vous voulez la voir ?

– Oui, mais ne lui dites pas qui nous sommes.

– Très bien.

L’homme partit.

Soudain, la porte s’ouvrit et Francine et Marius apparurent.

– Patron !

– Gisèle !

On imagine la surprise de Marius et Francine.

Ils s’embrassèrent comme s’ils ne s’étaient pas vus depuis des mois.

– Peuchère, une vraie surprise.

– Vous pouvez nous recevoir ?

– Et comment, fit Francine, nous allons rester longtemps.

– Trois jours.

– Tant mieux, nous allons avoir du plaisir, bonne mère ; excusez-moi patron, j’ai de l’ouvrage.

Et le Marseillais sortit.

– Où va-t-il ? demanda Gisèle.

– Il va tirer les vaches, c’est un vrai fermier, vous savez.

Nos amis passèrent des vacances plus que reposantes.

Le matin du quatrième jour, IXE-13 avertit ses

amis.

– Il faut partir.

– Marius soupira :

– J’aime à me battre, peuchère, mais j’ai quand même hâte que la guerre soit finie, pour reprendre cette petite vie tranquille, n’est-ce pas, Francine ?

– Oui, mon gros.

Ils prirent le train à onze heures pour la capitale canadienne.

IXE-13 appela à l’hôpital et apprit que le colonel était sorti de la veille.

Le colonel lui confierait sans doute une nouvelle mission.

Où l’enverra-t-il ?

Dans quels nouveaux périls IXE-13 se lancera-t-il ?

Ne manquez pas de lire le prochain chapitre des aventures étranges de l’agent IXE-13, l’as des espions canadiens.

Cet ouvrage est le 367^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.